HARRY BERNARD

romancier fécond et bon naturaliste

par Claude MELANÇON

LE journalisme mène à tout, dit-on, à condition d'en sortir. Harry Bernard est la preuve qu'on peut y rester et aller loin. Journaliste, il l'est depuis l'âge de 21 ans puisque, né en 1898, il fit ses débuts au « Droit » d'Ottawa, en 1919. C'est à la Galerie de la presse parlementaire que je fis sa connaissance l'année suivante. De là date notre longue amitié.

Saturé de discours après quatre ans de Parlement, Harry Bernard quitte la capitale pour prendre la direction du « Courrier de Saint-Hyacinthe », hebdomadaire fondé en 1853, aujourd'hui doyen de nos

Claude Mélançon, M.S.R.C., a débuté dans le journalisme en 1918 et a été courriériste parlementaire à Ottawa de 1919 à 1923. Nommé publiciste français du Canadien National en 1923 il est aujourd'hui directeur adjoint du service des relations extérieures de ce réseau. Durant la dernière guerre il a été censeur de la presse puis directeur associé du Service de l'information. Il est l'auteur de « Par Terre et par eau » (roman pour enfants), « Nos Animaux chez eux » (prix David 1934), « De l'épi au pain », « Les Poissons de nos eaux », « Charmants Voisins » (oiseaux) et « Inconnus et Méconnus » (amphibiens et reptiles). Officier d'Académie, membre à vie de la Société Zoologique de Québec, membre de la Société canadienne d'Histoire naturelle, membre du Cercle Marco Polo, membre de la Société des Écrivains canadiens.

Tous droits de reproduction réservés, par les EDITIONS D'AUJOURD'HUI, ENR.

journaux français. Il revient, pour ainsi dire d'instinct, à Saint-Hyacinthe, lieu d'origine de sa famille qui y est établie depuis quatre générations. C'est là qu'il a fait ses études secondaires et qu'il habite encore.

Devant le Colisée, à Rome, en février 1950

C'est que toute la vie de Bernard est d'une logique admirable. S'il est né à Londres et a été instruit en France jusqu'à l'âge de huit ans, il n'a jamais cessé d'être profondément attaché au Canada français. S'il a débuté dans la presse quotidienne, c'était pour se mieux préparer à jouer un rôle prépondérant dans la presse hebdomadaire et s'il a choisi de s'établir dans la ville de ses ancêtres c'est que, régionaliste dans l'âme, il a voulu vivre à la source de son inspiration. Déjà, chez ce garçon de 25 ans, était arrêté le plan d'une vie de labeur; déjà s'orientait sa carrière d'écrivain fécond.

Journaliste il l'est demeuré, parce que la littérature n'est pas précisément lucrative et qu'il faut bien vivre, mais surtout parce que la profession lui ouvre un champ illimité d'observations. Aucune autre école n'enseigne mieux l'homme. Et Bernard est un studieux. Toutes les gouttes de vie qu'il recueille au jour le jour sont de l'eau qui fait tourner son moulin. Encore n'est-il pas satisfait de la mouture qu'il obtient ainsi. Il pioche les bons auteurs et les traités de psychologie. En même temps, il vise à enrichir son bagage de connaissances générales, à perfectionner son métier d'écrivain, à polir cette diable de lan-

A l'extrême-nord du grand lac Clair, en haut de Saint-Michel-des-Saints

gue française, si difficile à posséder pour nous qui vivons dans un milieu bilingue et sommes obligés de la réapprendre chaque jour. En marge du journal qu'il doit mettre sous presse toutes les semaines, et de quelque dix ou douze volumes écrits avec soin, il poursuit des études qui le conduiront à la licence (1943) puis au doctorat ès-lettres de l'Université de Montréal (1948).

Il y a peu d'exemples dans les lettres canadiennes d'une telle conscience professionnelle. Bernard est peut-être le romancier qui, chez nous, se donne le plus de mal pour écrire et avoue n'être jamais satisfait. Il est certainement l'un des premiers, si-

Mais Bernard a fait mieux que lire des fables. Très tôt dans sa carrière d'écrivain il a compris que les personnages d'un roman et surtout d'un roman régionaliste, ne paraissent vrais que si le décor dans lequel ils évoluent est aussi vrai. La Nature canadienne n'est pas simplement prétexte à des descriptions plus ou moins poétiques, à des métaphores plus ou moins heureuses. Elle est nous, comme nous sommes un peu elle. Les paysages familiers, les êtres qui les animent, pénètrent et façonnent notre âme, contribuent à modeler notre caractère ethnique et nos façons de penser. Il est difficile de nous connaître bien si nous ne connaissons pas notre milieu et les créatures qui partagent notre vie. Sans parler de l'obligation morale pour l'Homme de se situer dans la création afin de mieux apprécier sa dépendance envers le Créateur et d'accomplir ainsi son destin. L'histoire naturelle bien comprise n'est pas simplement un jeu de mémoire et un agréable passe-temps. C'est une avenue qui mène à la Divinité. Chaque plante, si insignifiante soit-elle, chaque être, soit-il, quasi imperceptible, est une idée incarnée de Dieu et reflète sa puissance.

Cette pensée, même si elle n'est pas développée dans un roman, existe dans le subconscient d'un auteur chrétien. On la sent chez Bernard. Non seulement celui-ci s'est penché avec amour sur les bêtes et les fleurs sauvages, mais il leur a accordé une place d'honneur dans ses écrits.